

## MONDIALISATION DU MODERNISME

Par : Soheil Kash

### La modernité universelle.

«Tous ceux qui, élevés dans la civilisation européenne d'aujourd'hui, étudient les problèmes de l'histoire universelle, sont tôt ou tard amenés à se poser, et avec raison, la question suivante : à quel enchaînement de circonstances doit-on imputer l'apparition, dans la civilisation occidentale, et uniquement dans celle-ci, de phénomènes culturels qui - du moins nous aimons à le penser - ont revêtu une signification et une valeur universelle?»

C'est à partir de cette question que se constitue la problématique théorique de Max Weber, dans sa vaste recherche encyclopédique en histoire des civilisations et des religions, englobant les différentes formes de rationalité qui n'ont pu résister à la mondialisation de la modernité occidentale. Ce même problème avait déjà préoccupé Marx et Hegel, chacun s'employant à le formuler selon sa propre terminologie.

Hegel fut le premier à ériger en problème philosophique la rupture de la modernité avec les suggestions normatives du passé qui lui sont étrangères. Certes, dans le cadre d'une critique de la tradition qui intègre les expériences de la Réforme et de la Renaissance, tout en réagissant aux débuts de la science moderne, la philosophie des temps modernes, de la scolastique tardive jusqu'à Kant, exprime déjà l'idée que la modernité a d'elle-même. Mais ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que la modernité se pose le problème de trouver en elle-même ses propres garanties; cette question prend une forme si aiguë que Hegel peut l'appréhender en tant que problème philosophique, et même en faire le problème fondamental de sa philosophie.

Hegel, découvre le principe des temps nouveaux, la Subjectivité, l'Homme singulier, la Raison. À partir de ce principe, il explique en même temps la supériorité du monde moderne et la fragilité qui l'expose aux crises.

«Le principe du monde moderne est, en général, la liberté de la subjectivité. Selon ce principe, tous les aspects essentiels donnés dans la totalité spirituelle se développent pour obtenir leurs droits respectifs».

Le terme de subjectivité (Sujet) comporte quatre connotations :

1 - Le sujet singulier (individu) dans le monde moderne, c'est la singularité infiniment particulière qui est en droit de faire valoir ses prétentions.

2 - Le droit à la critique : le principe du monde moderne exige que ce que chacun doit accepter en apparaisse comme quelque chose de justifié.

3 - L'autonomie de l'action : il appartient aux temps modernes de vouloir répondre de ce que nous faisons.

4 - La philosophie idéaliste elle-même : pour Hegel, c'est l'oeuvre des temps modernes pour autant que la philosophie saisit l'idée qui a conscience d'elle-même.

Les événements historiques clés qui ont imposé ce principe de la subjectivité sont la Réforme, les Lumières et la Révolution française. Marx se réfère à ces mêmes événements pour expliquer la genèse et la mondialisation du mode de production capitaliste, lequel est fondé sur le même «Sujet» propriétaire, soit du capital, soit de sa propre force de travail.

La forme achevée de la subjectivité métaphysique est illustrée par la «volonté de puissance» nietzschéenne qui débouche, selon Heidegger - et d'après le «travailleur» de Jünger - sur la maîtrise du monde par la technique comme achèvement de la métaphysique. D'où l'interprétation globale du devenir de l'humanité comme un vaste processus de «déclin» qui commence par la «modernité».

C'est ainsi que nous pouvons, à travers la multitude de courants politiques qui auront déterminé l'histoire du dernier siècle, faire ressortir trois

grands «modèles d'État», trois grandes «traditions» idéologiques que nous pouvons considérer comme dominantes en Occident, à savoir le libéralisme, le marxisme et le totalitarisme. En dehors de l'Occident, des États ont été conçus selon un de ces trois modèles pour donner des copies monstrueuses s'adaptant mal aux réalités des pays du Tiers-Monde. Ayant triomphé sur le totalitarisme nazi et le marxisme russe, le libéralisme cherche à s'imposer comme modèle mondial unique pouvant servir de nom commun à tous les noms propres du monde non occidental.

Or il se trouve que ces trois modèles s'apparentent et s'articulent beaucoup plus qu'il n'en paraît à première vue. Le socialisme, doctrine politique du marxisme, et le totalitarisme ont émergé de la société libérale moderne : le premier comme protestation contre la non conséquence du libéralisme avec lui-même ou avec son concept, le second s'inscrivant parfaitement, dans la logique de la modernité comme étant le produit de la crise de l'État libéral et l'atomisation de la société civile en individualités juxtaposées en manque de solidarité. Ces idéologies sont donc logiquement de source commune. La reconnaissance de ce fait ne peut toutefois se faire qu'en cherchant leurs bases philosophiques qui, quant à elles, se trouvent au coeur même de la modernité : la suprématie de la subjectivité, et le règne incontesté (et admis comme incontestable) de la Raison devenu instrumentale et compartimentée.

L'appartenance de ces idéologies à la modernité occidentale est donc telle que leur appréciation même sera directement fonction de notre perception et de notre appréciation du modernisme. Heidegger par exemple reprochait à Hannah Arendt de faire un faux débat en critiquant directement les idéologies plutôt que de s'attaquer à la modernité elle-même, source incontournable de tous ces problèmes selon lui. Selon cette thèse, ces idéologies essentiellement modernes ne pourraient donc être écartées qu'en leur cherchant un substitut à l'extérieur même du cadre de référence trop étroit que constitue la modernité. Cette appréciation des différents courants idéologiques qui tend à les apparenter, en centrant le débat sur une critique adressée plutôt à la modernité, est toutefois loin de faire l'unanimité : non seulement plusieurs se contentent de critiquer les régimes eux-mêmes, mais encore beaucoup d'autres en effet, comme Hannah Arendt, se sont placés ou se placent du point de vue

d'une idéologie particulière pour critiquer les deux autres, en acceptant celle qu'ils auront choisi comme une solution, ou du moins comme un moindre mal.

### **L'envers de l'Occident.**

De l'impossibilité même dans laquelle se trouve l'indigène du Tiers-Monde qui a renié son nom propre, à transformer son pseudonyme d'emprunt en un nouveau nom propre moderne à part entière, surgit son questionnement sur le bien fondé de cette universalité de l'Occident. Ce questionnement n'a cessé de préoccuper l'Occident lui-même entre les révolutions Française et Américaine. En effet, la Déclaration des Droits de l'Homme, à la fin du XVIIIe siècle, aura marqué un tournant dans l'Histoire. Elle déclarait ni plus ni moins que, désormais, l'Homme et non plus Dieu, serait source de la Loi. Mais, parallèlement à cette déclaration, fut proclamé le principe de la souveraineté nationale qui prendra en charge la protection politique des Droits de l'Homme. L'homme apparaissait comme souverain unique en matière de loi, de même que le peuple était proclamé souverain en matière de gouvernement. La souveraineté du peuple n'était pas proclamée par la grâce de Dieu (comme celle du prince), mais au nom de l'Homme, si bien qu'il semblait que les droits «inaliénables» de l'homme trouveraient tout naturellement leur garantie et deviendraient une part inaliénable du droit souverain du peuple à s'autogouverner [Hannah Arendt, Essai sur la Révolution].

Autrement dit, à peine l'Homme venait-il d'apparaître comme être émancipé de son nom propre, autonome et portant sa dignité en lui-même sans la référence à quelque ordre plus vaste, qu'il disparaissait aussitôt comme sujet/individu pour devenir membre d'un peuple. La déclaration des droits humains inaliénables impliquait d'emblée un paradoxe, puisqu'elle se référait à un être humain «abstrait» qui ne semblait exister nulle part. Ainsi, toute la question des Droits de l'Homme (absence de nom propre national ou autre) se trouva bientôt inextricablement identifiée à la question de l'émancipation nationale. Seule la souveraineté émancipée des peuples semblait être capable de mettre les hommes à l'abri. Comme le genre humain était, depuis la révolution française, conçu comme une famille de nations, il devint peu à peu évident que le peuple, et non l'individu, était le nom propre

de l'Homme. Avoir accès à l'Homme de la Déclaration moderne, c'est donc persister dans son être de nom propre faisant partie d'un peuple souverain.

Hannah Arendt a brillamment décrit l'éclatement de ce paradoxe entre les Droits de l'Homme (absence de nom propre) et la souveraineté nationale (présence de nom propre), suite à la première guerre mondiale qui a fait surgir le problème des apatrides et des minorités nationales et culturelles. Son analyse décrit le déclin de l'État-Nation européen selon la tradition jacobine, pour donner raison à l'option fédéraliste girondine qui a triomphé avec la révolution américaine. Quoiqu'il en soit de l'américanisme que Heidegger reprochait à Hannah Arendt, il n'en reste pas moins que ce paradoxe du nom propre face à l'universalité de l'Homme, ne fait que répéter le même dilemme qui préoccupait les premiers Pères de l'Église qui cherchaient un moyen de réconcilier leur foi chrétienne du Nouveau Testament s'adressant à l'Homme universel sans nom propre, avec l'Ancien Testament insistant sur le nom propre de son Dieu **Yahvé** et de son «peuple élu». D'où le recours à la philosophie grecque païenne pour fonder la «Raison» universelle de leur nouvelle foi. Cette analogie ne peut que rappeler l'actualité de ce même dilemme paradoxal par rapport au Nouveau-Monde.

L'expansion coloniale des Temps Modernes aura entraîné une certaine mondialisation du mode de pensée occidental avec ses images et ses valeurs. L'aire culturelle occidentale qui a rendu possible l'émergence de la «Raison» qui tend à s'imposer comme Raison Universelle, s'est retrouvée dans un nouveau rapport à l'Autre, où ce dernier fut identifié à la «Déraison», et réduit à un objet d'étude qui vient rappeler à la rationalité occidentale son propre passé et ce, selon un récit européocentriste racontant l'histoire de l'Humanité comme une évolution linéaire répétant nécessairement l'histoire de l'Occident lui-même. L'Autre a eu droit à deux nominations :

1 - Le «primitif», objet d'étude de l'ethnologie.

2 - Le « sous-développé», objet d'étude de l'orientalisme.

Tous deux étant considérés comme l'envers culturel et non géographique de l'Occident, et qu'on a tendance à les situer culturellement en dehors de la

modernité. Si tel est le nouveau rapport de forces consacrant le triomphe de l'État libéral, quel est le danger qui menace la modernité dans sa sécurité?

Quel est le fondement philosophique de la notion de «peur» et de «sécurité» ?

Quelle fonction interne occupe la notion de sécurité dans la crise de l'État libéral à la recherche d'une solidarité perdue entre des citoyens juxtaposés ?

L'Allemagne nazie avait-elle peur des Juifs ?

L'Amérique McArthiste avait-elle peur du communisme ?

L'Amérique post-moderne a-t-elle peur de l'Islam ?

Dans une lecture des stratégies appliquées par les grandes puissances au Moyen-Orient, nous tenterons de dégager deux thèses :

1 - En matière de pratique politique , le pragmatisme politique américain n'est aucunement l'héritier de l'orientalisme européen; sa grille de lecture occulte la spécificité des problèmes des pays arabes.

2 - En matière de théorie politique, la pensée libérale et néo-libérale se pense elle-même dans le sens où elle prend la crise de son État libéral pour la crise de l'État en général.

**Qui a peur de qui au Moyen-Orient ?**

«Il y a deux cents ans naissait la première nation qui fût explicitement vouée au principe de l'indépendance; et voilà qu'aujourd'hui l'émergence d'un monde fondé sur l'autodétermination semble faire peser comme une menace sur cette même nation, qui a contribué directement à forger ce monde nouveau. En vérité, nous voici devant le spectre d'une Amérique isolée au sein d'un monde hostile». (Zbigniew Brzezinski - Illusions dans l'équilibre des puissances).

Les axes de lecture :

- La Question d'Orient entre l'orientalisme anglais et français.
- Israël et l'État-Nation.
- Le monde arabe entre la libération, l'unité et le développement.
- Le tournant de 1970 entre l'Amérique, la Russie et l'Europe.
- La Guerre d'Octobre et la l'orientalisme de Kissinger.
- Les guerres du Liban ou l'éclatement du modernisme Israël, la Syrie et l'Amérique.
- La Guerre du Golfe : la peur de l'Amérique et la modernité de l'Arabie Saudite.
- l'État arabe et les soucis de la philosophie politique occidentale.